NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 N° 6 1952

la pédagogie du sens de l'Église

André BRIEN

p. 561 - 579

https://www.nrt.be/fr/articles/la-pedagogie-du-sens-de-l-eglise-2593

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La pédagogie du sens de l'Eglise *

Il n'y a pas de vie chrétienne saine et forte en dehors d'un authentique amour de l'Eglise. Jésus-Christ était hier et il sera demain, mais il est aussi aujourd'hui et c'est dans l'Eglise qu'il est aujourd'hui. La foi doit donc, pour recevoir son objet propre qui est Jésus Seigneur (*I Cor.*, XII, 3), être capable de l'atteindre dans l'Eglise. Tant que cette appréhension n'est pas réalisée et vécue au cours des jours, la foi demeure un sentiment que peuvent faire évanouir les moindres fluctuations affectives.

Or nous n'ignorons pas que la fixation de la foi sur Jésus-Christ présent dans l'Eglise ne se fait pas spontanément chez un certain nombre de nos jeunes. Ils restent ainsi, dans l'ordre théologal, des débiles ou des souffrants et leur rayonnement apostolique en est nécessairement affecté. De nombreuses causes empêchent ce développement normal de la foi. Nous voudrions en relever quelques-unes et étudier ce qu'on peut faire pour neutraliser leur influence.

Pour en prendre une plus vive conscience, efforçons-nous d'abord de porter sur l'Eglise le regard des jeunes qui ne vivent pas en milieu chrétien. Nous constatons qu'elle leur offre la plupart du temps un double visage : celui d'une institution autoritaire qui impose ses rites et ses dogmes et celui d'une communauté de vie. Ils voient alternativement l'un ou l'autre aspect, mais ils les voient rarement ensemble et ne comprennent pas comment l'un peut découler de l'autre.

L'Eglise leur apparaît d'abord comme une autorité qui revendique des droits et impose sa suzeraineté. C'est ce qu'on leur a appris dans leurs cours d'histoire en leur montrant, à travers les encycliques du XIXe siècle, le Syllabus ou le concile du Vatican, les constantes revendications du pouvoir ecclésiastique contre les conquêtes de la science, de la démocratie, de la liberté de conscience ou du socialisme. Les définitions dogmatiques, les cérémonies paroissiales auxquelles ils se

* Rapport présenté au congrès national des aumôniers de lycées le 21 septembre 1951 à Paris.

sentent souvent étrangers, les sermons donnés en un langage qui ne touche pas leur sensibilité, des condamnations récentes comme le décret du Saint-Office contre le communisme, paraissent confirmer en eux cette impression de contrainte. Le sacrement de pénitence, enfin, lié dans la pensée de beaucoup, d'une manière presque exclusive, aux interdits sexuels, apparaît comme l'illustration même de l'étouffement que fait peser l'Eglise sur leur désir de vivre.

Il y a cependant longtemps que nous avons pris conscience de cette déformation et que nous nous efforçons de faire atteindre, à ceux qui nous sont confiés, l'âme de l'Eglise. Nous avons constitué, partout où nous l'avons pu, des communautés où garçons et filles ont appris à devenir actifs dans l'existence chrétienne. Derrière les rites et les dogmes nous les avons amenés à redécouvrir la présence du Christ; nous leur avons rendu l'Evangile, parole vivante du Seigneur, nous leur avons fait vivre la messe comme le sacrifice de l'assemblée unie à son chef. Les mouvements d'Action catholique ont réveillé plus largement encore le sens de l'initiative et des responsabilités. La prédication du don de Dieu est ressentie maintenant par beaucoup comme une des affaires essentielles de leur existence. Enfin, au delà de la prédication proprement dite dont ils se sentent solidaires, nos jeunes ont appris à regarder le monde qui se construit comme une tâche offerte à leur appétit d'action. Le scoutisme, la J.E.C., les divers groupes que nous constituons collaborent tous à donner à leurs membres le sens d'une Eglise ouverte où chacun se sent libre et agissant.

Nous nous réjouissons de ce résultat décisif qui aurait paru difficilement imaginable il y a trente ans. Nous ne pouvons cependant pas nous cacher que ce résultat même est source de nouvelles difficultés dans la compréhension de l'Eglise. En effet, la communauté de vie, dans laquelle nos jeunes ont été introduits et qui a développé en eux la liberté spirituelle, a détourné simplement dans bien des cas leur attention de l'Eglise autoritaire sur laquelle ils risquaient précédemment d'achopper. Celle-ci demeure pour eux un arrière-plan généralement inaperçu mais cependant présent. Il suffit que la communauté se détende, qu'ils quittent un milieu catholique épanoui pour retomber dans une paroisse relativement morte ou que l'autorité hiérarchique se manifeste soudain par des mises en garde, des condamnations ou des définitions dogmatiques pour que s'évanouisse leur confiance et qu'ils retrouvent à l'Eglise le visage grimaçant que la tradition libérale leur avait appris à découvrir en elle. Des déchirements intérieurs se produisent alors, la foi est brutalement mise en question et l'enthousiasme dans lequel se développait la vie chrétienne s'évanouit. Parfois même l'on constate de soudaines évolutions vers le marxisme auxquelles il semble impossible de donner d'autres explications.

Nous avons constaté récemment, même chez quelques prêtres, de douloureux naufrages. Sans chercher à forcer le mystère des posi-

tions spirituelles et des évolutions intérieures, il me semble que nous pouvons nous demander si la formation du sens de l'Église n'avait pas été insuffisante dans de tels cas. Il était nécessaire de faire retrouver les valeurs de vie, de communauté et d'action que suppose le catholicisme; mais il fallait également faire prendre conscience de la signification spirituelle de la tradition et de l'autorité hiérarchique. Voiler de tels aspects pour parer au plus urgent était peut-être une nécessité du démarrage de la formation, ce ne pouvait être une solution définitive. Une pédagogie qui ne permet pas d'éclairer progressivement à la conscience la totalité du mystère de l'Église est en effet responsable des crises que provoquent les circonstances successives de la vie.

Examinons donc sur quels principes doit se fonder pour les jeunes qui nous sont ordinairement confiés (enfants de familles peu chrétiennes ou entièrement déchristianisées) cette pédagogie totale. Il me semble que ces principes ne peuvent être trouvés qu'en rapprochant l'éducation du sens de l'Église de celle de la foi. L'Église est, en effet, d'une part le milieu dans lequel la foi doit naître et se développer; et d'autre part l'instrument indispensable de la foi puisque c'est en elle et par elle qu'est offert actuellement à l'homme, Jésus-Christ, Verbe Incarné.

Aussi aurons-nous à rechercher comment l'Église peut éveiller à la foi, puis comment elle doit soutenir et affermir la foi, enfin comment elle doit, par l'exercice de l'autorité hiérarchique, constamment purifier et transfigurer la foi. Nous aurons alors atteint la justification des diverses fonctions de l'Église et nous aurons montré qu'une authentique pédagogie de la Foi doit amener sans heurts à la reconnaissance de l'intégralité du mystère de l'Église.

I. *Comment l'Église éveille à la foi.*

L'Église ne s'explique pas complètement en des théories, elle se vit; c'est seulement à l'intérieur de cette vie que peut trouver place un effort d'enseignement systématique. Il n'y a donc pas de pédagogie du sens de l'Église indépendante d'une réalisation effective des diverses fonctions de l'Église. La première de ces fonctions est l'éveil à la foi. Nous pouvons l'appeler la fonction prophétique. Le prophète est celui qui fait entendre dans un monde clos la parole du Dieu transcendant. Il brise par sa seule action la consistance d'un groupe et lui révèle les exigences du Très-Haut. Ce qui était dans l'ancienne loi la mission d'individualités isolées est dans la nouvelle alliance le fait d'un corps social, l'Église. Il me semble nécessaire de mettre en relief cette première fonction de l'Église qui passait inaperçue aux siècles précédents. Ceux-ci offraient en effet aux hommes un milieu chrétien qui rendait par lui-même témoignage de l'existence de Dieu. La

famille se rassemblait dans la prière, les corporations associaient d'une manière étroite le travail professionnel et l'offrande religieuse, tout rappelait dans les villes et les campagnes l'humanité du Seigneur et la pureté de sa mère. Il suffisait donc de participer à un milieu de vie pour que les mystères chrétiens fussent annoncés et répercutés dans leurs résonances humaines et surnaturelles. L'Eglise était partout présente dans de tels cadres d'existence mais elle n'était nulle part distincte. La variété des ordres religieux, dont l'activité ou la prière pénétraient tout, donnait un visage étonnamment varié au sacerdoce et le rendait familier à chacun. L'office du roi dans la nation et celui du père de famille dans la maison semblaient reprendre et prolonger ceux du prêtre et de l'évêque à l'église.

Nous savons que la situation spirituelle de nos contemporains est tout autre. L'état, la culture, la profession, les familles se sont progressivement laïcisés, ainsi que l'atmosphère générale des villes et des campagnes. Rien ne vient attester à l'homme le don de Dieu dans le cadre de son existence ordinaire. Et comme tout milieu humain tend à se refermer sur lui-même et à enclore ceux qui lui appartiennent dans son climat propre et dans ses valeurs, l'homme se trouve, par la simple puissance des structures sociales, entièrement privé de l'annonce du royaume de Dieu.

Dans ce monde où tout s'arrête à des milieux limités, incapables d'assouvir le désir d'infini de l'homme, l'Eglise demeure le seul témoin d'une existence spirituelle possible. Mais elle se trouve séparée : elle ne pénètre plus naturellement comme jadis toutes les ambiances de la cité, elle n'est plus qu'une institution au milieu d'autres ou qu'un clergé dont les manières de vivre déconcertent. C'est pourquoi elle est regardée, comme elle ne l'a sans doute encore jamais été, car inconsciemment l'on attend qu'elle ouvre la porte du bagne matérialiste ; mais elle est regardée par des yeux étrangers, inhabitués à ses manières traditionnelles de vivre et de parler. Elle a donc plus qu'à aucune autre époque à exercer un rôle prophétique, alors qu'elle se trouve mal placée pour le faire puisqu'elle est séparée des milieux de vie ordinaires du monde actuel.

L'Action catholique sous toutes ses formes s'est providentiellement développée pour répondre à cette nécessité et faire apporter par les laïcs le témoignage sur le don de Dieu que les divers groupes humains ne donnaient plus et que le sacerdoce séparé n'était plus en mesure d'offrir. Par l'Action catholique le mode de rayonnement du sacerdoce s'est trouvé lui-même transformé : en effet, vivant en contact constant avec leurs militants laïcs, les prêtres ont été amenés à partager leur sensibilité et leur vision du monde et à porter avec eux devant Dieu les camarades d'existence de ceux-ci. Ils ont ainsi pénétré de nouveau la variété des milieux de vie du monde actuel et sont en partie redevenus capables de faire parvenir aux hommes de toute condition le message

dont ils étaient porteurs. Il me semble que nous devons prendre conscience de cette évolution providentielle et en tirer les conséquences.

Mais cela implique un certain nombre de conditions. La *première* est que le prêtre ne garde pas « toute sa beauté à l'intérieur », selon la parole du psaume, pour s'établir avec les jeunes de ses groupes sur le simple plan d'amitié ou d'éducation humaine où ils vivent ordinairement. Ce dont le monde a besoin, en effet, ce n'est pas seulement d'un témoignage sur les vertus naturelles mais aussi, et d'abord, d'une affirmation de la transcendance de Dieu. Il est donc nécessaire que la réalité de l'existence divine transparaisse dans la vie et dans la parole du prêtre, pour qu'elle puisse transparaître ensuite dans l'action des laïcs. Les vertus « religieuses » de recueillement, de prière, de sainteté doivent s'apercevoir dans la vie de ceux qui sont au Christ, car c'est d'abord à travers elles qu'il est possible de voir Dieu. Le Dieu du christianisme est un Dieu vivant, c'est donc d'abord dans des hommes vivants, saisis par sa Sainteté et par sa Gloire, qu'il pourra être atteint. Nos contemporains désirent trouver des saints et ils les cherchent partout plus ou moins consciemment; car ce sont les saints qui font connaître le Dieu Saint. Avant tout effort de présence au monde, le prêtre doit donc réaliser au maximum la présence à Dieu, certain que s'il vit de cette présence, tous ceux qui l'entoureront seront également atteints par elle. Il ne sert de rien de réunir un grand nombre de jeunes dans des activités diverses s'ils ne doivent y trouver le témoignage de la majesté divine. Pour cela tout doit parler de Dieu dans la vie du prêtre : rien en elle ne doit être « privé », car cela signifierait profane pour son entourage. Une administration consciencieuse des sacrements ou de l'enseignement religieux pouvait être suffisante lorsque la société tout entière portait témoignage de Dieu, elle ne l'est plus lorsqu'il s'agit de faire apparaître, contre tout un milieu hostile ou indifférent, l'absolu du Seigneur. La conduite du prêtre et des militants chrétiens doit refléter quelque chose des qualités divines, elle doit donc refuser toute compromission qui altérerait la sainteté du Seigneur et manifester la foi tranquille en l'impossible qui caractérise les âmes certaines de la puissance de Dieu.

Cependant, et nous atteignons là la *seconde* condition nécessaire pour que l'Eglise exerce authentiquement sa fonction prophétique, cette force dans l'affirmation de Dieu doit être pure. Cela signifie qu'elle ne doit en aucune manière apparaître comme un procédé de propagande et emprunter des éléments d'expression à des techniques qui lui seraient étrangères. Cela signifie également qu'elle doit exclure toute tension. Elle doit jaillir clairement d'une source intérieure. Les âmes contemporaines ont un tel besoin du témoignage de Dieu qu'elles sont perpétuellement en éveil et prêtes à dépister tout ce qui pourrait être inauthentique dans l'affirmation de l'Eglise. Même si elles ne le connaissent pas encore, elles pressentent que Dieu est la vie. Or

il n'y a pas de vie qui ne se déploie dans le naturel, dans le calme et dans la joie. Ceux qui ne rencontrent pas ces qualités dans les témoins de Dieu estiment à juste titre que leur affirmation est plaquée sur une existence qui ne la supporte pas : ils s'en détournent donc avec horreur. Cela a une importance capitale lorsqu'il s'agit de jeunes qui ressentent la vie comme un germe unique qu'ils ont le devoir de faire éclore. Si l'union à Dieu, pensent-ils irrésistiblement, ne cause ni la joie, ni la paix, ni la force, elle ne peut être qu'un mot..., Dieu n'existe pas.

Une *troisième* condition, enfin, de l'action prophétique de l'Eglise est le caractère d'affirmation paisible que doit revêtir toute l'activité extérieure de l'Eglise. Il s'agit ici des offices liturgiques, de l'enseignement religieux, des réunions de chrétiens. Une liturgie exacte mais non parlante ne peut satisfaire nos contemporains. Beaucoup, par manque de formation, ne comprennent ni le sens des gestes, ni celui des symboles ou des textes. Les offices ne leur apparaissent que comme des bizarreries, s'ils ne les découvrent tout empreints à la fois de la majesté divine et de la proximité du Christ. Beaucoup plus que d'adaptation ou d'explication, ce qui importe ici est la fidélité de la liturgie à son caractère sacré. Il faut d'abord que nos cérémonies par leur grandeur, par la beauté de leurs gestes ou de leurs chants, redonnent à nos jeunes le sens du mystère. C'est sur ce fond vivement ressenti qu'il sera possible de faire ressortir ensuite la signification des rites ou des actions sacrées. Au contraire si la grandeur de la fonction liturgique disparaît dans un bavardage ou une familiarité de mauvais aloi, une certaine vie commune est peut-être réalisée mais aucun témoignage prophétique n'est donné et l'éveil de la foi ne peut se réaliser.

Il faudrait en dire autant de l'enseignement. Celui-ci doit poursuivre une double mission : présenter l'objet de la foi afin qu'elle s'établisse, élucider ensuite son contenu afin qu'elle progresse. Nous commençons souvent par la deuxième phase en offrant à nos élèves des condensés de théologie qui exigeraient pour être compris une foi déjà ferme. Or il n'en est pas ainsi dans un grand nombre de cas et nos paroles demeurent sans écho parce que le plan d'adhésion qu'elles supposent n'existe pas en fait. Avant d'être spéculatif (ce qui est essentiel pour conduire à l'intelligence des dogmes), notre enseignement doit être prophétique. Il doit savoir présenter à travers les événements, les personnages, les symboles que nous offrent la bible, l'histoire et la liturgie, l'existence de Dieu et son action en ce monde.

Nous devons éviter un certain style universitaire qui dessèche l'âme et éveille en elle la suffisance. Notre parole doit être à la fois humble et forte, toujours animée par le sentiment de la présence de Dieu. Elle formera ainsi ceux qui l'entendront au témoignage et les rendra capables de parler à leur tour de Dieu à ceux qui les entourent. Toute

la communauté aura ainsi la « langue déliée » et deviendra capable de rayonner l'amour de Dieu qui surpasse toute connaissance. Elle appellera collectivement à la foi. Par l'exercice même, ses membres comprendront ainsi ce qu'est la mission prophétique de l'Eglise.

II. *Comment l'Eglise soutient et affermit la foi.*

Cette mission prophétique ne résume pas toutes les fonctions de l'Eglise. Celle-ci n'a pas seulement pour tâche d'éveiller à la foi mais de faire grandir dans la foi. Or la foi catholique n'est pas uniquement le choc psychologique qui éveille l'âme à la conscience de son péché pour la jeter dans la miséricorde de Dieu, elle est aussi l'entrée progressive dans la découverte des richesses du Seigneur. Au delà du premier heurt affectif, le catholicisme cherche à conduire l'homme à la familiarité avec les choses divines qu'implique la vie surnaturelle. Cela veut dire qu'il s'efforce de le guider vers une lecture de plus en plus précise des signes de la révélation. Le progrès dans la foi se marque par un discernement plus aisé et plus fréquent des signes de la présence du Dieu caché et surtout par une meilleure reconnaissance de leur contenu. Et comme il n'y a pas, dans l'ordre de la vérité religieuse, de connaissance qui ne soit liée à un accomplissement, tout progrès dans la lecture des signes est lié à une association croissante de l'action humaine aux intentions divines. C'est ainsi que sous la motion de la grâce l'homme entre peu à peu, par le jeu de ses facultés, dans l'union à la nature divine. Or la communauté chrétienne est le milieu providentiel dans lequel doit se réaliser cette lecture des signes, c'est pourquoi l'Eglise catholique qui est chargée de conduire les convertis à l'approfondissement de leur foi les invite à entrer dans son sein.

Les caractéristiques de la communauté de l'Eglise se manifestent ainsi : elle doit être le milieu dans lequel sont présentés et reçus les signes de la Révélation chrétienne. C'est uniquement de cette manière qu'elle remplit sa mission par rapport à l'approfondissement de la foi. A la différence du « monde » où les signes sont ramenés par l'ambiance collective à l'état de phénomènes, la communauté de l'Eglise présente continuellement les signes du don de Dieu dans leur caractère de signes. Elle éveille et fixe sur eux l'attention et conduit l'esprit à reconnaître à propos de chacun d'eux le signifié dans le signifiant. Tandis que le « monde » efface lentement les traces de la rencontre du Seigneur, la communauté de l'Eglise permet à ses membres de transformer cette rencontre en familiarité, c'est-à-dire de développer en eux l'*habitus de la foi*. Son action se poursuit toujours selon un double mode, celui des actes officiels d'enseignement ou de ministère et celui du témoignage personnel de ses membres.

a) *L'enseignement.*

Sans doute, l'enseignement chrétien ne doit être en aucune manière le simple affleurement de l'expérience religieuse individuelle dont rêvaient les modernistes. Il vient de Dieu et ne peut se réduire à du subjectif. Mais il vient du Dieu vivant et s'adresse à des hommes vivants. Il faut donc qu'il porte toujours l'empreinte de ce caractère de langage qu'ont nécessairement les relations entre personnes. C'est pourquoi l'Ecriture Sainte (qui nous développe les « gestes » et les paroles de Dieu parmi les hommes), la vie et les écrits des saints, les grands actes conciliaires ou pontificaux deviennent le mode privilégié de transmission du don de Dieu. Ils sont directement signes et s'adressent immédiatement à la foi en tant qu'elle est capacité de lecture des signes. Certes, un enseignement spéculatif doit toujours accompagner leur présentation mais il ne peut jamais les suppléer puisque son but est de dégager la « signification » du langage immédiatement choisi par Dieu pour se communiquer aux hommes. Transmis par la prédication ou l'enseignement ordinaire, ces signes doivent être assimilés par la communauté avant que d'autres ne soient offerts afin que jamais ne se détende le mouvement de la foi. Cette assimilation se fait d'abord par la prière et la réflexion solitaire de chacun, mais celles-ci doivent être toujours soutenues par le mouvement d'adhésion de la communauté.

Un ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure me disait naguère du Père Portal, son ancien aumônier : « Il nous a appris à parler ensemble des choses de Dieu ». Cette parole me paraît très caractéristique d'un enseignement donné dans une communauté active. J'ai constaté moi-même dans les groupes dont j'ai la charge que la portée de l'instruction religieuse a été décuplée à partir du moment où les étudiants ont constitué dans leurs diverses écoles de petits groupes de méditation commune de l'Ecriture Sainte. Par ce moyen en effet, ils se sont habitués à la recherche commune du don de Dieu et de ses exigences, de sorte que c'est maintenant dans une attitude de foi active qu'ils reçoivent les témoignages de la Révélation qui leur sont communiqués dans l'enseignement. L'on pourrait d'ailleurs remarquer que tous les groupes qui manifestent une foi vive et une connaissance religieuse vraiment assimilée doivent leur vigueur spirituelle à des activités de cet ordre. C'est donc dans l'Eglise que se développe la foi par la découverte commune du sens des faits ou des doctrines que la tradition nous présente.

Le langage qu'emploie l'Eglise pour nous livrer les signes de la Révélation divine ne se limite cependant pas à l'Ecriture et à l'enseignement doctrinal, il comprend aussi la liturgie et les sacrements. Or, pas plus que le précédent, cet aspect du message ne peut être reçu par l'homme qui n'appartient pas à l'Eglise et n'est pas soutenu par la communauté.

b) *L'année liturgique.*

Au centre de la vie de l'Église il y a l'année liturgique avec le cycle de ses célébrations. Tous les signes que l'enseignement peut présenter en ordre dispersé dans la formation dogmatique, scripturaire ou historique se trouvent rassemblés dans les célébrations liturgiques en des ensembles concrets. L'Ancien et le Nouveau Testament s'unissent aux textes des Pères, à l'enseignement des docteurs, à la beauté des rites et aux usages locaux pour présenter autour des cycles de l'Epiphanie, de Pâques ou de la Pentecôte les mystères de la vie et de l'action du Seigneur. Les fêtes de la Vierge et des saints qui se mêlent aux grands cycles temporaux rappellent que les mystères sont actifs à toutes les époques et qu'ils sont aussi proches de nous que de l'âge apostolique. En dehors de la présentation de l'année liturgique, l'enseignement chrétien risque toujours de se déformer en une simple morale ou en une doctrine intemporelle; par l'année liturgique, il se rattache irrésistiblement aux réalités historiques de la vie du Seigneur. Or, de même que l'enseignement doctrinal n'est en général reçu dans la foi que sous l'impulsion d'une communauté vivante dont les membres s'entraînent les uns les autres au discernement et à l'accomplissement des paroles de Dieu, l'année liturgique ne prend sa signification que si elle est, elle aussi, vécue activement par toute la communauté. Des fêtes qui sont subies passivement ne font pas grandir dans la foi, elles perdent peu à peu leur suc spirituel. L'on ne saurait majorer l'importance capitale, pour la formation que nous sommes appelés à donner, de la célébration communautaire des grands cycles de l'année liturgique.

Nos jeunes, comme d'ailleurs les fidèles des paroisses, sont avides d'actions liturgiques simples et belles dans lesquelles l'apport de l'Ecriture et de la tradition est repris et vivifié par la participation de toute la communauté.

c) *Les sacrements.*

Lorsque les chrétiens apprennent à lire de nouveau les signes de l'Année liturgique, les sacrements reprennent pour eux leur pleine signification. Nous nous étonnons parfois de voir les sacrements moins recherchés que jadis et il arrive que nous nous laissions aller à ce sujet à des bilans pessimistes. C'est peut-être que nous oublions trop leur liaison à l'année liturgique et à la vie de la communauté. Le sacrement nous annonce directement et personnellement le don du Christ et nous offre un chemin pour pénétrer en Lui; sa présentation doit donc normalement se faire en même temps que celle des cycles de l'année liturgique qui nous annoncent eux aussi les mystères du Seigneur. Car l'on ne peut faire vivre ces mystères à une communauté

sans mettre en lumière, en même temps, les voies qui permettent à chacun d'entrer en eux. Nous le comprenons en général pour la messe et l'Eucharistie ; nous avons plus de mal à saisir ce rapport lorsqu'il s'agit du baptême, de la confirmation ou de la pénitence. Or ces sacrements sont préalables à l'Eucharistie, non seulement parce qu'ils nous établissent en « état de grâce » mais aussi parce qu'ils préparent le détachement et l'offrande de nous-mêmes avec lesquels nous devons recevoir la communion. La veillée pascale vient de nous offrir la possibilité de représenter à nos fidèles le signe de leur baptême en liaison avec le mystère liturgique. Nous ne devons pas oublier qu'une telle évocation peut se placer également dans le cycle de l'Epiphanie ou dans celui de la Pentecôte (bien que sous des formes liturgiques moins précises) car, pour accéder à chaque mystère du Seigneur, il faut sortir du « monde » et quitter le vieil homme. Une telle présentation du baptême met directement en lumière son terme qui est une association à la vie du Christ telle que nous l'offre l'Eglise. Le sacrement de la confirmation qui nous rend par l'Esprit Saint actifs dans la vie de foi (c'est-à-dire dans l'union au Christ) peut toujours être rappelé dans les mêmes circonstances. Cette pédagogie conduit également à redécouvrir la valeur positive du sacrement de pénitence qui renouvelle la grâce du baptême et de la confirmation et fixe, lui aussi, l'homme, par la libération des fautes et le détachement du « monde », dans la nouveauté du mystère liturgique. Seuls le baptême, la confirmation et la pénitence font vivre pleinement le mouvement de renonciation à soi et d'adhésion au Christ que suppose constamment la foi. Si leur action n'est pas clairement perçue, l'Eucharistie et les cycles liturgiques ne peuvent pas développer au cours de la vie leur pleine signification.

Il faut ajouter d'ailleurs que, de même que l'enseignement et les célébrations liturgiques, les sacrements doivent être reçus et vécus dans la communauté. Après de longs siècles d'individualisme sacramentaire, nous le redécouvrons lentement. Nos messes sont de plus en plus des actes communautaires et l'adhésion commune permet aux individus de mieux discerner derrière les signes du pain et du vin la présence du Seigneur qui se livre en nourriture. Le rituel nous rappelle par l'institution des parrains (et il faut que nous en prenions de plus en plus conscience) que le baptême et la confirmation se reçoivent également dans le sein d'une communauté. C'est elle qui soutient le catéchumène, lui permet de mieux discerner les dons qui lui sont communiqués et maintient ensuite son attention sur l'état de vie dans lequel il est entré. Mais nous devons faire comprendre aux membres de nos communautés qu'il en est de même pour le sacrement de pénitence qui semble être l'acte religieux individuel par excellence. En effet, bien que la pratique de la pénitence publique ait depuis longtemps disparu, il est certain que normalement le sacrement de pénitence se reçoit au cœur

d'une communauté qui, comme telle, fait pénitence et demande à être réintégrée dans l'union au Seigneur. C'est ce mouvement de pénitence commune qui stimule et soutient en général la pénitence des individus. Là où il fait défaut, le sacrement de pénitence ne tarde pas à être abandonné ; là où il se rétablit, la pratique du sacrement apparaît de nouveau nécessaire à chacun. Or ce mouvement de pénitence est lié en général aux célébrations du cycle liturgique. Si nous constatons que la confession est négligée, c'est probablement que nous ne savons pas faire vivre à nos communautés les cycles liturgiques et créer en elles le besoin de rénovation qui peu à peu permet à chacun de redécouvrir la signification du sacrement. La pratique du sacrement de pénitence est certainement liée d'une manière directe à la discipline sacrale de nos communautés, c'est-à-dire à leur entrée progressive et régulière dans les mystères de la vie du Seigneur.

III. *Comment l'Eglise purifie et transfigure la foi.*

La pédagogie du sens de l'Eglise doit pourtant franchir une étape supplémentaire : il est nécessaire que le chrétien comprenne que c'est seulement à l'intérieur de l'Eglise qu'il peut discerner les signes de la Révélation et grandir dans la foi, mais il faut de plus qu'il reconnaisse que recevoir activement ces signes, c'est s'unir à l'Eglise autant qu'au Seigneur ; car c'est dans l'Eglise que le Seigneur est actuellement présent.

L'Ecriture Sainte ne peut revêtir son rôle de signe que présentée et interprétée par l'Eglise, parce qu'elle a été faite pour l'Eglise sous la motion de l'Esprit Saint. La parole inspirée est en même temps parole de l'Eglise et Parole de Dieu. La recevoir c'est, en un acte unique, pénétrer dans la connaissance de Dieu et dans celle de l'Eglise, s'unir à Dieu et s'unir à l'Eglise. Il en est de même de l'année liturgique ou des sacrements. En dehors de l'Eglise, l'année liturgique n'a pas de consistance ; elle se réduit à des souvenirs ou aux dates d'un calendrier. Pour que les mystères de Noël, de Pâques ou de la Pentecôte deviennent réels, il faut les vivre avec l'Eglise, dans l'Eglise ; car en tant qu'ils sont actuels, ces mystères sont des mystères d'Eglise. C'est en elle que présentement Jésus naît, meurt, ressuscite, communique son Esprit et sa vie. En dehors de l'Eglise, la réalité de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce disparaissent dans le flou (l'évolution de certaines sectes protestantes l'a montré). Enfin c'est dans l'Eglise que les sacrements prennent leur efficacité. Ils ne sont pas, en effet, simplement un langage, mais un langage efficace « ex opere operato ». Ils sont les signes d'un don actuel. Les recevoir dans la foi ne veut pas simplement dire éprouver une impression affective de salut à leur contact, mais entrer effectivement dans la vie nouvelle qu'ils nous communiquent. Or cette vie est autant celle de l'Eglise que celle du Seigneur.

Tant que nous n'aurons pas fait vivre à nos chrétiens cette réalité ultime du mystère de l'Eglise, le terme de corps mystique du Christ gardera pour eux une signification déconcertante (par exemple le Christ qui « devient » à travers le progrès de l'humanité) et ils ne pourront s'empêcher sur le plan pratique d'établir une dualité entre l'Eglise comme institution ou comme milieu social et la présence du Seigneur. Au contraire, si nous réalisons cette pédagogie, nous permettrons à la foi de prendre en eux un nouvel essor et de s'attacher non seulement à la réalité historique du Christ, mais aussi à sa présence sociale. Alors leurs regards, loin de s'arrêter au visage humain de l'Eglise, sauront la pénétrer comme ils pénètrent la face de Jésus et ils atteindront dans l'un et l'autre l'actualité infinie de Dieu.

Il en est ainsi, par exemple, de l'enseignement doctrinal. C'est le secteur où la pédagogie du sens de l'Eglise rencontre le plus de difficultés. Les français sont, en effet, formés par leur culture universitaire à un culte absolu de la pensée subjective et de la sincérité. Il ne peut y avoir à leur sens d'autre vérité que ce qu'ils ont loyalement reconnu comme vrai à un certain stade de leur développement intellectuel. Affirmer qu'il existe au-dessus de cette sincérité une orthodoxie dans laquelle toutes les pensées doivent confluer par obéissance leur paraît être l'injure suprême à la raison, ce qui ne peut être pardonné à l'Eglise. Or, il n'y a pas de catholicisme sans orthodoxie définie s'imposant rigoureusement aux esprits. Là encore il faut faire comprendre que l'Eglise n'est pas simplement le lieu de mise en commun des diverses expériences religieuses individuelles, mais qu'elle est la pensée du Christ et que ces diverses expériences religieuses individuelles ne peuvent avoir de valeur catholique que dans la mesure où elles viennent déboucher dans la pensée du Christ. L'enseignement du Christ dans sa valeur de vérité n'est pas en effet simplement un fait du passé, contenu dans des livres; il est une action présente et c'est l'Eglise qui en est le ministre. Recevoir l'enseignement de l'Eglise, c'est donc recevoir Jésus-Christ, maître actuel de vérité infaillible. Mais cela ne va-t-il pas écraser notre pensée qui a, elle aussi, mission de découvrir la vérité et ne peut se détacher, sans trahir sa grandeur, des certitudes auxquelles elle est actuellement parvenue? Posée en de tels termes, comme elle l'est presque toujours, cette question est insoluble et la révolte inévitable. Seule une pédagogie totale du sens de l'Eglise peut la dépasser en faisant comprendre l'insuffisance de ces données. Ce n'est pas, en effet, une pensée ordinaire que l'Eglise fait confluer dans la pensée du Christ, c'est une pensée de foi. En dehors de la foi, son magistère n'a pas de sens. C'est dans le contexte du progrès de la connaissance de foi qu'il est nécessaire de penser les exigences d'orthodoxie de l'enseignement catholique. L'orthodoxie ne vient pas borner la foi, elle lui présente une perspective ultime, une ligne de progrès. Elle rappelle sans cesse que tant que la totalité des

dogmes n'a pas été saisie dans une vue simple et reconnue pénétrée du même amour de Dieu, la maturité dans la foi n'a pas été atteinte. S'il peut y avoir contradiction apparente entre les exigences d'une pensée scientifique ou philosophique et l'enseignement dogmatique, le rappel des exigences de l'orthodoxie est au contraire le stimulant et l'aliment nécessaire de la foi.

Ainsi, en nous offrant dans l'orthodoxie un terme pour notre marche dans la foi, l'Eglise ne vient en aucune manière contrecarrer le développement normal de notre activité de connaissance. Avec le Seigneur elle nous montre un chemin proche du lieu où nous nous trouvons actuellement et nous invite à y entrer; puis elle nous montre l'interdépendance des signes et leurs proportions réciproques et évite qu'au cours de notre marche donnant à l'un ou l'autre signe une valeur disproportionnée, nous ne nous écartions du vrai chemin et nous ne soyons ainsi empêchés de parvenir à la véritable connaissance du don de Dieu. L'on ne peut concevoir un maître qui ne parlerait pas à ses disciples avec autorité pour leur ouvrir la voie de l'authentique sagesse; de même l'Eglise ne pourrait pas guider au nom du Christ vers la pleine reconnaissance du don libre de Dieu sans le faire avec l'autorité de celui qui sait ce que signifient les signes et vers quelle réalité ils doivent conduire.

Si maintenant nous nous tournons vers le disciple qui marche sur la voie qui vient de lui être ouverte, nous reconnaissons qu'entrer peu à peu dans l'orthodoxie, c'est se dépouiller de sa subjectivité et revêtir Jésus-Christ. Saint Thomas nous rappelle sans cesse que celui qui connaît ne fait plus qu'un avec ce qu'il connaît. Ainsi en est-il de la connaissance de foi : plus nous nous laissons guider par les signes et discernons leur véritable signification, plus nous ne faisons qu'un avec Jésus-Christ, c'est-à-dire plus il cesse d'y avoir de différence entre Jésus-Christ, l'Eglise et nous. Notre pensée, qui ne perd rien de son caractère actif et personnel, devient pourtant la pensée de l'Eglise en tant que celle-ci est la pensée du Christ, de même qu'à la Messe notre sacrifice devient celui de l'Eglise, c'est-à-dire du Christ et qu'à l'Office notre prière devient celle de l'Eglise qui n'est autre que l'adoration du Christ à son Père.

IV. *Comment résoudre quelques difficultés majeures.*

Dans la mesure où ce résultat est atteint, la réalité de l'Eglise est vécue de l'intérieur et les difficultés d'adhésion disparaissent d'elles-mêmes.

Deux objections fondamentales cependant que nous retrouvons continuellement dans la bouche ou sous la plume de nos contemporains demeurent difficiles à dissiper et il est nécessaire que nous nous y arrêtions quelques instants.

L'Eglise, nous redit-on de tous les côtés, est une institution autoritaire et hiérarchique qui brime l'épanouissement de la personnalité et lui retire toute possibilité de découverte aussi bien dans l'ordre humain que dans l'ordre spirituel; par ailleurs elle n'est catholique que de droit, en fait elle est un milieu humain très défini, de type réactionnaire, qui sépare ceux qui lui appartiennent des courants créateurs du monde moderne. Répondre à de telles objections, qui s'appuient souvent sur d'innombrables faits, serait simplement de la mauvaise apologétique. Ce qui importe, au contraire, c'est de faire comprendre à nos jeunes pourquoi l'Eglise « mère de la foi » doit être une institution et un milieu humain défini.

a) *L'Eglise comme institution.*

Nous n'avons évoqué l'Eglise jusqu'ici que comme communauté de vie. Nous avons montré que c'est en tant que telle qu'elle doit rendre témoignage au monde actuel de l'existence de Dieu et présenter à ses membres les signes de la Révélation du Seigneur. Il est cependant un autre aspect de l'Eglise qui frappe fortement « ceux du dehors » et qui vient heurter inévitablement un jour ou l'autre « ceux du dedans »: je veux dire l'aspect hiérarchique et autoritaire. Quelle que soit la vie et l'élan d'une communauté, la différence qui existe entre clercs et laïcs ne peut pas et ne doit pas être complètement effacée. De même, quelle que soit l'aisance avec laquelle on évolue à l'intérieur de l'Eglise, il n'est pas possible qu'une décision de l'autorité diocésaine ou pontificale ne vienne un jour sinon heurter, du moins surprendre ou gêner. Ce jour, comme nous le disions dans notre introduction, peut être celui d'une rude épreuve dans la foi, si une authentique pédagogie n'a appris à reconnaître le rôle nécessaire de la hiérarchie et de l'autorité dans le développement de communautés.

Là encore l'éducation du sens de l'Eglise se ramène à une éducation de la foi. Lorsqu'on a compris que la foi est essentiellement une obéissance, c'est-à-dire l'entrée selon des signes choisis par Dieu en un monde où il nous appelle librement, l'on reconnaît le rôle nécessaire de la hiérarchie et de l'autorité. L'orthodoxie, venons-nous de dire, ne supprime pas la capacité de création spirituelle, elle la stimule en lui ouvrant de nouvelles perspectives et en lui indiquant le chemin. L'autorité qui maintient l'orthodoxie ne fait donc que maintenir la réalité du but et permettre le développement de la marche. Les dogmes d'ailleurs ne sont pas des concepts morts; mais les signes exacts d'une réalité vivante que la foi n'aura jamais fini de sonder. Leur formulation précise et leur enchaînement défini, maintenus par l'autorité de l'Eglise, ne peuvent être pour l'esprit obstacle à sa vocation de découverte incessante, car ils débouchent tous sur Dieu dont ils nous manifestent la nature ou les dons; et, pour qui sait accéder à lui par la foi,

Dieu est toujours nouveau. Les conflits qui se créent entre l'activité de l'esprit et l'autorité de l'Eglise viennent la plupart du temps d'une ignorance des caractéristiques propres de la connaissance de foi à laquelle sont normalement ordonnées les décisions de l'Eglise.

Cependant l'autorité hiérarchique et le sacerdoce dans l'Eglise n'ont pas seulement pour but de soutenir et éventuellement de redresser la marche dans la foi, ils ont également la fonction de créer l'unité de l'Eglise en transformant en actes et en pensées du Christ, les actes et les pensées des membres de la communauté. Cette fonction généralement méconnue de nos contemporains me semble seule capable de leur faire prendre conscience de la place de la hiérarchie dans une communauté vivante. S'ils la conçoivent nettement, ils n'établiront pas dans leurs esprits la séparation, à laquelle ils ne sont que trop portés, entre les chrétiens authentiques, pleins de charité, et ce qu'ils désignent péjorativement par les « curés ». (Ce divorce est particulièrement ressenti dans les milieux populaires où il s'exprime par cette phrase lapidaire que j'ai rencontrée presque à chaque page d'une récente enquête de l'A.C.O. sur la foi : « je crois en Dieu, mais pas aux curés »). Le mystère de l'Eglise est celui du Christ présent parmi nous dans un corps social. C'est le Christ qui nous unit à lui par l'intermédiaire des signes que nous présente l'Eglise, c'est son sacrifice, sa prière ou sa pensée auxquels nous participons lorsque nous entrons dans le sacrifice, l'office ou l'orthodoxie de l'Eglise. Il ne suffit pas cependant de prononcer l'expression trop profonde de « corps mystique » pour que la réalité de l'existence du Christ dans l'Eglise soit reconnue, car ceux qui entendent cette expression ne peuvent s'empêcher d'évoquer, en même temps, leur péché, leur médiocrité, leur peu de foi et ils la considèrent soit comme un mot trop large pour la réalité qu'il porte, soit comme une manière d'avilir la divinité du Seigneur en l'abaissant jusqu'à nous. Il est donc capital de faire comprendre à nos fidèles quel est dans l'Eglise le facteur de la purification radicale et de la déification des actes de ses membres. Voilà, me semble-t-il, un problème essentiel pour les chrétiens de notre temps.

Ce facteur est incontestablement le sacerdoce. Seuls, le prêtre dans l'acte du sacrement et les évêques dans celui de la doctrine peuvent transfigurer les pensées ou les actes souillés de l'homme et leur donner devant la face du monde une consistance divine. Il semble que ce soit là, par rapport à une communauté vivante, la seule fonction vraiment propre du sacerdoce, c'est-à-dire la seule qui ne puisse être en aucune manière suppléée par les laïcs. Faire reconnaître cette fonction c'est placer le sacerdoce dans sa véritable lumière en faisant comprendre la place nécessaire qu'il tient dans une Eglise qui n'est pas simplement un groupe de fidèles, mais le Christ présent au milieu du monde. Cela apparaît en toute clarté dans le sacrifice de la messe où les offrandes de chacun deviennent, grâce à l'acte de transsubstantiation

accompli par le prêtre, l'unique et éternelle oblation du Seigneur Jésus.

L'on pourrait également relever le rôle que joue l'Eglise enseignante par rapport à la communauté des fidèles dans la détermination des vérités de foi. Les documents du magistère nous rappelaient naguère à propos de la définition de l'Assomption qu'un courant de piété populaire remontant à plus de quatorze siècles et de nombreuses pétitions avaient préparé la déclaration du dogme. Comment est-il possible, se mirent alors à dire de nombreux protestants et quelques catholiques, que le suffrage universel puisse jouer dans la détermination de la vérité religieuse? Seul Dieu définit ce qui est de l'ordre de la grâce et les désirs des hommes pas plus que le courant de la piété populaire ne peuvent se substituer à ses décrets insondables. Des affirmations de ce genre restent très étrangères à la réalité catholique. En effet, Dieu ne demeure pas dans le catholicisme extérieur aux fidèles. Transcendant, il est également immanent et dans la grâce sa présence en chacun revêt une intimité particulière. L'Esprit Saint fait ainsi prendre peu à peu conscience à ceux qui vivent dans la foi de l'ampleur du don de Dieu et ils deviennent capables d'en discerner avec un sûr instinct les modalités. Cependant les intuitions de leur piété ne demeureraient que des vues particulières, exposées à toutes les déformations que peut introduire le péché, si elles n'étaient reprises et purifiées par le ministère de l'Eglise enseignante. Celui-ci les dégage de leur particularisme et les transforme par ses définitions en expression objective de l'orthodoxie. Il est important pour faire prendre conscience de ce double mouvement d'intuition de la foi et de définition par la hiérarchie d'évoquer dans leur véritable contexte historique les conciles oecuméniques ou les grands actes pontificaux. Il deviendra ainsi manifeste à tous que les actes infaillibles du Magistère tout en étant absolument autres que les opinions ou les certitudes de personnes privées, viennent pourtant reprendre et sanctionner ce qu'a élaboré la foi commune des membres de l'Eglise. Une telle présentation des fonctions du sacerdoce et de l'autorité hiérarchique permet à ceux qui la reçoivent de ne jamais opposer la puissance créatrice de la foi au despotisme du clergé. Elle fait comprendre au contraire que la puissance de découverte religieuse des individus ou des communautés requiert l'autorité hiérarchique, non seulement pour ne pas tomber dans l'illuminisme ou l'anarchie, mais encore pour pouvoir atteindre cette forme d'absolu dont le Seigneur l'a mystérieusement rendue capable. Ainsi est rendue impossible une coupure entre le « haut clergé » et les groupes soucieux de renouvellement dans la foi. Au contraire le pouvoir sacramentel et l'autorité doctrinale apparaissent comme une sollicitation à la foi créatrice des communautés puisque, en dehors de celle-ci, elles perdent leur justification.

b) *L'Eglise comme milieu humain particulier.*

Une autre difficulté cependant demeure : la gêne que ressentent beaucoup de nos contemporains en face de l'Eglise envisagée comme un milieu humain particulier. Cette gêne est présentée en termes particulièrement précis dans le récent volume de Simone Weil : « L'attente de Dieu ». Expliquant au Père Perrin les motifs pour lesquels elle ne se croit pas encore appelée à demander le baptême, celle-ci explique que le catholicisme de l'Eglise lui semble exister beaucoup plus en droit qu'en fait ; c'est pourquoi elle ne croit pas possible de se séparer, par la réception des sacrements, des autres milieux humains auxquels la Providence l'a liée. Cette difficulté est incontestable : nous n'ignorons pas que des couches parfois très larges de populations possédant une culture propre sont en dehors de l'Eglise (sans parler des civilisations de l'Extrême-Orient ou de l'Islam) et que les catholiques apparaissent souvent aux membres de ces milieux, comme faisant partie d'un groupe particulier qui possède ses grandeurs mais aussi ses petitesses. Etrangère à ces milieux, l'Eglise apparaît étrangère à certaines valeurs authentiques et à certains courants créateurs du monde contemporain. Il ne servirait de rien de nier ce que d'innombrables faits semblent venir prouver. D'où vient une telle situation ? D'abord du retard du mouvement d'évangélisation. La culture moderne s'universalise à un rythme très rapide que l'évangélisation ne suit pas toujours. C'est pourquoi nombre de valeurs ne sont pas encore « assumées » par le catholicisme.

Cependant lorsqu'il s'agit de valeurs portées par des milieux humains avec lesquels l'Eglise est en contact continuel, il faut chercher une autre explication. Pourquoi ce repliement, pourquoi cette indifférence aux découvertes ou aux angoisses de beaucoup, pourquoi cette apparence de milieu clos ? Tout cela vient peut-être de la sécurité que donne aux chrétiens la solution qu'ils possèdent du problème de la destinée ou de la passivité qu'entraînerait en eux la soumission à la discipline de l'Eglise. Ces explications qui se présentent spontanément me paraissent superficielles. En effet, le repliement sur soi des catholiques, qui est dénoncé ici, ne se présente pas partout d'une manière analogue : il est parfois très accusé ; dans d'autres cas, au contraire, il n'existe pas et la communauté chrétienne fait preuve d'une telle ouverture et d'une telle vitalité qu'elle rénove entièrement le tissu humain du milieu dans lequel elle est insérée. Nous savons ainsi que des groupes de foyers chrétiens ont changé l'atmosphère de certains villages et ramené la joie là où s'instaurait l'atonie. Nous constatons chaque année dans les groupes d'étudiants ou dans les classes de nos lycées une action semblable exercée par des équipes de chrétiens rayonnants. Là où elle est vraiment vivante, l'Eglise, loin de se couper du milieu naturel, recrée les liens entre les hommes et stimule en eux

des énergies que l'isolement ou la tristesse avaient paralysées. Il n'y a donc qu'une explication possible au fait de l'Eglise, milieu clos : le manque de foi. Là où l'Eglise n'est plus qu'une réalité sociologique parmi d'autres, la foi s'est ralentie. Lorsqu'en effet des catholiques deviennent étrangers à d'authentiques valeurs humaines, c'est probablement qu'ils sont devenus étrangers au « Fils de l'homme ». Plus l'union au Christ croît, l'expérience le prouve, plus se développe la sensibilité aux divers aspects de la condition humaine et plus le chrétien devient fraternel à tous les autres hommes. Ce qui rend certaines chrétientés si peu actives et les sépare tellement des milieux créateurs, c'est un sentiment d'infériorité ou de peur dont l'origine ne doit être cherchée que dans le ralentissement de la foi. Plus la foi diminue dans une communauté, plus celle-ci devient un groupe parmi les autres et cesse d'être « catholique ». Honteux et stériles, ces groupes sont alors en général dépourvus de charité et se sentent écrasés par l'autorité. Tout cela possède la même origine, car la charité se puise dans l'union au Christ et l'homme ne se sent en pleine liberté vis-à-vis de l'autorité hiérarchique que lorsqu'il soumet à son pouvoir de transfiguration les activités d'une foi vivante. Si donc nous voulons délivrer une âme des difficultés qu'elle éprouve en face d'une Eglise en laquelle elle ne voit qu'un milieu clos, il faut que nous rappelions d'abord la communauté dont nous avons la charge à la foi, en la conduisant de nouveau à la lecture des signes et à l'union au Seigneur. Alors spontanément les valeurs créatrices jailliront en tous ses membres et ils se découvriront frères de ceux qui poursuivent d'authentiques valeurs humaines. La vie dans le Christ homme parfait leur donnera de plus en plus le sens de tout ce qui est humain et l'objection de l'Eglise, milieu clos, disparaîtra de la pensée des chrétiens et de ceux qui vivent à leur contact.

Cependant nous devrons encore diriger cette vitalité chrétienne vers la participation aux institutions de la cité ou des milieux professionnels. Lorsque l'attention de chrétiens à la foi vive aura été attirée vers ces organismes, leur insertion s'y fera naturellement; car elle découlera du dynamisme de leur foi. Tandis que si nous n'avons pas au préalable ranimé la foi des membres de nos communautés, un appel à l'action dans les organismes d'une société aussi laïcisée que la nôtre ne pourra que les séparer de l'Eglise en leur faisant comparer la manière d'agir des membres de certains partis politiques au manque de dynamisme et au peu d'intérêt de leurs frères catholiques pour des tâches de ce genre. Au contraire, dès que la foi a repris vigueur dans une communauté, celle-ci se sent en communion avec tous les mouvements authentiquement créateurs. Toutes les valeurs qui ont pu être élaborées par le travail commun des hommes montent en elle; elle les purifie et les divinise par le contact avec le Christ qu'elle porte. Il ne peut donc plus être question pour elle d'une mise à l'écart volontaire de « l'Evolution » ou des grands courants de la civilisation contemporai-

ne. C'est dans cet esprit qu'il faut juger, me semble-t-il, l'opposition superficielle qui a été trop longtemps maintenue entre partisans de l'évolution et eschatologistes. Le développement de la foi dans l'Eglise vivante et l'avènement progressif du Christ qu'elle implique dans les âmes et dans le monde, jusqu'au retour du Seigneur au dernier jour, dépasse par son mouvement même ces oppositions.

Conclusion.

En résumé, la pédagogie du sens de l'Eglise n'est rien d'autre qu'une pédagogie de la foi selon les pleines dimensions de celle-ci.

Lorsque nous aurons fait comprendre à nos contemporains que l'Eglise vit de la foi et a pour but de susciter la foi, nous aurons éliminé les obstacles qui les maintiennent dans une attitude de réserve à son égard. Nous n'aurons cependant pas, pour autant, fait disparaître les motifs intérieurs qui leur rendent la foi difficile.

Evoquons-les d'un mot en terminant : Ils tournent autour de la répugnance à accepter la désappropriation qu'implique la foi catholique. Si la foi conçue, à la manière de certains réformateurs, comme une assurance présente du salut, permet au sujet de ne pas sortir de son univers intérieur, la foi catholique ne lui laisse pas une semblable possibilité. Dans la mesure où elle signifie progrès dans la connaissance de Dieu par l'accueil du témoignage de l'Eglise, elle exige que le sujet quitte le monde de ses préoccupations ou de ses assurances ordinaires et entre peu à peu dans la réalité divine qui lui est signifiée. Là ne peuvent plus avoir cours les seules manières naturelles de sentir ou de juger, car Dieu lui-même livre au croyant les catégories selon lesquelles il est possible de l'atteindre et, comme il n'y a pas de connaissance de Dieu sans participation à la vie de Dieu, un retour égoïste sur soi-même ne peut trouver place dans la foi. Puisque le sujet devient en une certaine mesure le Seigneur, à mesure qu'il le connaît, le repos dans la foi ne peut donc qu'être la contemplation de Dieu devenu intérieur (bien que demeurant encore infiniment autre, puisque la foi n'est jamais qu'un début de connaissance et reste toujours distincte de la vision). Il y a donc un univers d'introspection, de critique par les seules forces de la raison, de durcissement en soi-même ou de volonté de puissance qui est absolument incompatible avec la foi et qui doit disparaître à mesure que la foi grandit. C'est ce que résume le Seigneur en affirmant : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple » (Luc, XIV, 33).

Paris.

Abbé André BRIEN,
Aumônier de l'Ecole Normale Supérieure.